

qu'il dirigeait lui-même, et qu'il faut un degré supérieur d'intelligence pour atteindre au terme. Cela ne saurait avoir un grand inconvénient pour ce qui concerne l'étude de la langue proprement dite : il n'est pas nécessaire que les artisans, les cultivateurs, les bergers se rendent bien compte de la construction d'une période ; mais en est-il de même pour ce qui concerne l'enseignement religieux et moral ? Les grandes vérités, les maximes importantes que l'auteur enseigne et développe dans sa dernière partie du cours, ne sont-elles pas essentielles à connaître pour tous, et faut-il renoncer à les posséder parce qu'on n'a pas le temps ou l'intelligence suffisante pour suivre le cours de langue dans son entier ? Bien des moyens se présentent de suppléer à ce déficit ; on peut y pourvoir par des lectures, par des entretiens, par des dictées, etc. Mais alors ne semble-t-il pas que l'utilité qui peut résulter d'associer ces graves objets d'enseignement à la marche entière du cours est fort restreinte, et ne compense peut-être pas le travail que cette méthode exige du maître et des élèves ?

Mais de toutes les objections, la plus grave, celle qui rend à nos yeux très problématique l'application de la méthode imaginée par le respectable Père Girard, c'est qu'elle suppose de la part de celui qui est appelé à la mettre en pratique une réunion de qualités extraordinairement rare. Il faut joindre à une piété aussi profonde qu'éclairée, à une charité vraiment chrétienne, à une douceur soutenue, à une patience à toute épreuve, un tact parfait, un jugement sûr, une aptitude extraordinaire pour saisir les limites qu'on ne doit pas franchir, un savoir varié et beaucoup plus étendu qu'il ne semble d'abord nécessaire. Si le Père Girard n'ajoutait pas à ces éminentes vertus, à ces facultés si rares, une modestie plus rare encore, il n'aurait pas une si grande confiance dans la possibilité de réaliser le plan d'éducation qu'il a conçu, et